

L'homme des psaumes

Comment rejoindre aujourd'hui l'homme qui prie dans les psaumes ? Le fait étonnant est que beaucoup de chrétiens se coulent sans peine dans cette prière. Ce ne sont pas seulement ceux qui sont capables d'une démarche intellectuelle pour passer de leur univers à celui de la Bible, ce qui serait inquiétant, mais c'est dans des situations de détresse, individuelle ou collective, que le fossé qui nous sépare du psalmiste est le mieux franchi. Par delà cette distance culturelle, on retrouve un monde centré sur Dieu, un rapport au temps tourné vers le matin, et une place faite à l'autre, malgré l'omniprésence dans les psaumes d'un Je, qu'il faut savoir aussi entendre comme un Nous. Notre société et notre conception de l'homme sont bien loin de celles du psautier ; pourtant le livre demeure toujours ouvert et nous marchons avec les psaumes dans le cœur.*

« **N**OUS naissons avec ce livre aux entrailles », professe et proclame magnifiquement André Chouraqui¹. Nous ne doutons pas un instant que, pour la conscience juive et la prière juive de tous les temps, le psautier représente un puissant outil symbolique d'identification collective. Mais qu'en est-il pour le chrétien d'aujourd'hui ? Qu'en sera-t-il pour celui de demain ?

* La numérotation des psaumes est ici celle du psautier liturgique.

1. Dans la préface à **Le cantique des cantiques, suivi des Psaumes**, Paris, P.U.F., 1970. Cette superbe préface a été reprise par André CHOURAQUI dans son édition des **Psaumes**, Paris, Desclée de Brouwer, 1990.

I

« Ce livre dans le cœur »

Dans des sociétés dont les repères anthropologiques ont tant changé, le coût à payer en initiation culturelle ou en travail sur sa propre expérience spirituelle ne deviendra-t-il pas de plus en plus lourd ? Certes, le christianisme se veut et se vit comme libre accès à une Parole qui est universelle, même si elle a surgi à un moment donné sur un certain sol, plus que comme un héritage particularisé, même si la Promesse pour le juif pieux vise aussi tous les hommes. Mais on ne pourra éviter ce coût, si on tient à proclamer avec une ferveur approchant celle de Chouraqui, sinon que nous sommes nés avec ce livre aux entrailles, du moins que nous grandissons avec lui dans le cœur. Car il est vrai que, comme le disait Pie XI, « nous sommes spirituellement des sémites ».

Notre réflexion sur l'homme des psaumes, sur un modeste horizon catéchétique, est née au confluent d'un étonnement intarissable et d'un souci croissant.

Un étonnement

Notre stupéfaction ne ressortit pas à l'esthétique seule, ni ne se limite aux premières découvertes de l'univers de la Bible. C'est l'émotion devant le fait de cette adoption au fil des siècles, de cette appropriation sans complexes, par d'autres tellement autres, d'un univers mental et d'une tournure de cœur indissociables du langage des psaumes et qui nous constitue contemporains, à près de trois mille ans en arrière, de bergers frustes, de guerriers menacés de mille morts, de pèlerins passionnés d'un temple ou de sanctuaires quasiment vides, d'une poignée de déportés nostalgiques d'une Loi par eux si souvent bafouée ou d'un système royal pas toujours exemplaire et finalement bien éphémère. Nos pas à nous, dans leurs traces à eux. Eux, nos frères en humanité, dont il est si lourd de sens de ne pas aseptiser le langage parfois dru, violent, encore brut de décoffrage, exprimant à l'aube de l'humanité les premiers balbutiements d'une foi aux prises avec les problèmes d'une survie élémentaire.

C'est déjà une première source d'étonnement que, au dire des biblistes, circule déjà entre ces hommes si divers, dont la geste historique couvre probablement deux millénaires, le fil rouge d'une anthropologie homogène et constante² ; et cela, malgré, ou à cause de, l'alluvionnement d'expériences aussi disparates que celle de l'aventure au désert, si souvent nostalgique de la sécurité pré-pascale, de la conquête « à la hussarde » d'une terre promise demeurant néanmoins non-comblante, de la résistible ascension et de l'inexorable déclin de la royauté, de l'exil, du retour et de l'attente messianique surnageant au sortir de combien de naufrages !

Constance et homogénéité d'un profil anthropologique qui se reflète bien dans l'histoire, plus ramassée celle-là – quelques centaines d'années ? –, de la constitution du corpus des psaumes, en partie autour de la figure emblématique du roi David, érigée par la conscience d'Israël en prototype de la personne de l'orant. Même si l'on peut constater tout au long de cette histoire, à la fois existentielle et littéraire, des traces d'affinement ou de spiritualisation dans les traits de l'orant substitut du peuple, comment ne pas être frappé par la constance et l'homogénéité des attitudes fondamentales : la tension ou le va-et-vient entre la jubilation pour la Parole qui toujours déjà nous précède et trouve les voies de la victoire sur ses ennemis, et le tourment de la voir si souvent démentie par le triomphe apparent de ceux-ci et l'accablement qui frappe l'innocent ; entre la bataille de la mémoire et la mémoire des batailles, entre le cri et la bénédiction, la bénédiction et le cri ; entre le souci que le Dieu de l'Alliance prend de l'homme de cette Alliance, et le souci que ce dernier prend de la cause de Dieu parmi les nations...

Etonnement, oui, que deux ou trois mille ans plus tard, nous puissions nous joindre à ce concert avec nos données anthropologiques à nous ! Nous prions à partir de besoins le plus souvent moins « primaires », nous prions hommes-et-femmes, nous existons dans des re-

2. E. Jacob affirme qu'en dépit des variations, l'anthropologie de l'Ancien Testament est fondamentalement la même à travers la Bible : cf. L. CAZA, « L'anthropologie biblique », *Initiation à la pratique de la théologie*, tome III, Paris, Cerf, 1983, pp. 515-575.

lations « courtes » et « longues », plus en fonction de ce qui est par nous acquis et choisi, que de ce qui nous est transmis par les autres, notre univers est infiniment plus anthropocentré que théocentré (nous parlons ici de l'Occident, non de l'Afrique...). Quelle appropriation stupéfiante des psaumes par nous aujourd'hui, dès lors qu'au prix d'un léger dépoussiérage des noms propres par trop exotiques, elle peut se vivre sans schizophrénie, sans un « faire comme si » apte à donner des tics à l'âme !

Nous ne retenons pas ici l'écart entre la manière juive et la manière chrétienne de vivre et prier les psaumes, mais seulement cet étonnant défi que représente la transmission, à travers les cultures, de l'expérience et du langage des psaumes au long des âges. Si nous prions dans les mêmes termes et avec le même contenu de conscience que nos ancêtres d'il y a deux ou trois mille ans, faut-il ne voir dans cette appropriation que l'aveu d'une quasi-permanence des questions et du cheminement spirituel de tous les hommes de tous les temps ? ou du seul Occident ? ou bien devons-nous reconnaître aussi l'inévitable élitisme que suppose cette appropriation, au sens où ne pourraient se retrouver dans l'univers mental et spirituel du psautier que des hommes ou des femmes ayant consenti à un patient travail de mise à distance culturelle, aussi requis peut-être que le travail proprement spirituel du désir qui consent à se laisser unifier dans le creuset de la Parole ?

Une inquiétude

Jointe à l'étonnement, une inquiétude. Elle porte justement sur le fossé culturel qui pourrait imposer pour l'accès à la prière des psaumes un long, long apprivoisement aux modernes que nous sommes ou que nous devenons. Nous ne disposons malheureusement ici d'aucun matériau d'enquête portant sur la prédilection ou au contraire sur l'allergie par rapport aux psaumes, ou à tel type de psaumes, chez tel ou tel type de croyants contemporains : les psaumes, et quels psaumes, ont-ils ou non la faveur des groupes charismatiques³ ? des commu-

3. Bernard REY a noté, à propos des passages de l'Écriture cités de manière préférentielle dans les textes de charismatiques, que les psaumes y tenaient une bonne place. Mais quels psaumes ? Cf. *Jésus vivant au cœur du Renouveau charismatique*, Paris, Desclée, 1990, p. 269.

nautés de base d'Amérique Latine ou de Haïti ? des écrits de Jean-Paul II ? des communautés paroissiales particulièrement inventives pour leur prière ? C'est donc à titre d'hypothèse, encore peu soumise à vérification, que nous avançons une première proposition, sous forme de question : l'appropriation chrétienne aux psaumes ne suppose-t-elle pas une situation collective d'urgence, de mobilisation pressante autour de la cause de Dieu dans le monde ? ne va-t-elle pas de pair avec la conscience d'être minoritaire dans la société environnante ? Nous ne visons pas ici la pratique individuelle – il y aura toujours des êtres plus mystiques aptes à faire leur miel de textes védiques, d'apophtegmes du désert ou de sourates du Coran –, nous parlons de pratiques communautaires. Mais peut-être faut-il d'emblée distinguer entre catholiques et réformés :

– des catholiques prient les psaumes, certes. Ils savent bien que Jésus, de l'intérieur, a vécu leur prière. Ils savent que celle-ci a constitué, en langue latine, le pilier fondamental de la prière des moines au cours des siècles, puis des clercs dont la structure de prière s'est calquée sur celle des moines, pour le meilleur et pour le moins bon – l'imprégnation dans les profondeurs pouvant se dégrader en grisâtre ritualisation. Ils savent et apprécient que la liturgie fasse des emprunts au psautier. Mais n'est-ce pas le chapelet et le rosaire qui sont devenus le psautier du (culturellement) pauvre ? et ne faut-il pas reconnaître que la voie d'apprentissage à la vie de la foi que constitue l'identification instauratrice à la condition humaine et spirituelle du psalmiste, est récente chez les laïcs ? et faut-il dire qu'elle est « gagnée » ? L'affinité pour les psaumes ne serait-elle pas en relation, non seulement avec la capacité d'un effort culturel, mais aussi avec des situations de précarité collective se recommandant plutôt, au milieu de sociétés magnifiant leurs neuves idoles, d'une *theologia crucis* que d'une *theologia gloriae*, pour reprendre le langage des réformés ?

– la tradition protestante, paradoxalement car elle est plus récente, semble avoir fait plus de chemin dans la voie de l'appropriation des psaumes. Deux indices historiques frappent en ce sens. D'abord, la place prise par les psaumes, pratiqués en langue française, dans la prière des Camisards, situation collective de grande détresse, de persécution ouverte, où se revivait la condition de bien des juifs en diaspora ; là s'anticipait le rôle de vigie occupé par les psaumes chez tant de juifs religieux et de chrétiens dans les « camps de la mort ». Puis, chez Bonhoeffer, qui avait pleine conscience d'une double précarité

spirituelle : celle du déclin des Eglises dans la modernité et celle, la sienne, des geôles hitlériennes ; or il voyait dans l'Ancien Testament un préalable nécessaire, un point de passage obligé pour la foi chrétienne. « Je remarque d'ailleurs, écrivait-il, toujours à nouveau, à quel point tout ce que je pense et ressens est inspiré de l'Ancien Testament... Ce n'est que lorsqu'on connaît l'impossibilité de prononcer le nom de Dieu qu'on a le droit de prononcer celui de Jésus-Christ... Celui qui veut immédiatement passer au Nouveau Testament n'est pas chrétien, à mon avis ». Certes, cette citation est muette sur les psaumes, mais comment, dès lors qu'on plaide pour cette dimension du désir écartelé entre le Nom, la Parole, le Visage, et tout ce qui les ignore, les dément ou les voile, ne pas reconnaître la longue pédagogie du désir que constitue le psautier ?

II

La distance culturelle

Psaumes et situation de précarité, individuelle ou collective. Psaumes et distanciation culturelle, aussi, et ce sera notre seconde hypothèse. Avant de préciser quelques-uns des champs de l'expérience humaine sur lesquels les hommes et femmes d'aujourd'hui ont de quoi se sentir très étrangers aux points de repère de l'orant des psaumes, nous voulons dire un mot des manières de s'en tirer à trop bon compte avec cette question de l'appropriation « moderne » des psaumes.

Les réductions faciles

Une première manière consiste à sélectionner leur seul contenu sapientiel, alluvion en fait tardive dans le grand fleuve du psautier, et certes en consonance quasi universelle avec l'homme religieux de tous les temps. Nous pensons au thème des deux voies (Ps 1), à l'exaltation de l'homme juste (« heureux... ») et à la dénonciation de l'impie et du fourbe, à la louange pour la création et à la rumination des bienfaits et des exigences de la Loi (Ps 118). En modifiant l'expression d'Albert Gélén sur le psautier « miroir de l'âme d'Israël », on pourrait dire qu'après réduction d'une partie de son contenu, le psautier constitue de fait en son versant sapientiel, foncièrement biblique mais par-

tiel, un « miroir de l'âme humaine ». Il acquiert par là une signification quasiment universelle ; on peut y entrer sans initiation particulière. Mais ce choix a une rançon : l'insistance sur cette fonction de « miroir de l'âme universelle » implique la mise à l'ombre d'une autre fonction, celle de « creuset particularisant », ce versant peut-être plus constitutif encore de l'âme d'Israël ; il affirme en effet l'historicité, celle du combat avec Dieu et contre un ennemi multiforme, expression de l'Alliance, jalouse, totalisante, charnelle, en deçà de tous les risques de spiritualisation, dont bien des attachements sincères à l'Évangile ne sont pas exempts. Avant d'être contemplation des choses de la vie, la foi biblique n'est-elle pas écoute et accueil d'une Parole qui dérange et s'inscrit dans l'histoire, une Parole qui sauve et juge, arrache et plante ? Face aux défis des sagesse orientales qui, pour le meilleur et le moins bon, séduisent et réduisent en extrayant la conscience des miasmes de l'histoire plus qu'en l'y insérant, affirmons la « rupture instaauratrice », le nécessaire et salutaire tranchant de la rencontre avec la Parole, à travers les psaumes. Tous les psaumes.

Une deuxième réduction permet aussi de goûter les psaumes, de goûter aux psaumes, sans vraiment les affronter. L'imprégnation liturgique, ou aussi les affinités propres à chaque individu croyant, inscrivent dans la mémoire tel verset, tel fragment de psaume, un psaume en son intégralité même : comment ne pas s'en réjouir ? Le psautier n'est-il pas encore ce vivier, cette volière pour parler comme Platon, où le cœur ruminant du pèlerin de l'Alliance puise et trouve nourriture à sa faim selon l'heure, sinon l'instant à vivre. Mais comment ne pas évaluer aussi cette consommation sélective comme un lourd déficit spirituel, dès lors que l'accès à une initiation, structurelle ou structurale, nous a fait percevoir que presque tous les psaumes constituent une trajectoire, impliquent un parcours, souvent à partir d'une question, de la présentation du « dossier », dirait Paul Beauchamp⁴. Initiation coûteuse, mais combien payante, car, bien en deçà d'un approvisionnement de la mémoire, elle a pour enjeu l'inscription de nouveaux regards face aux événements, de plis décisifs dans la conscience du voyageur en psalmodie.

4. Cf. **Psaumes nuit et jour**, Paris, Seuil, 1980. C'est un livre de base, dont nous sommes beaucoup inspiré.

Venons-en à l'étrangeté culturelle. Elle a de quoi arrêter au seuil des psaumes, peut-être plus inconsciemment que consciemment, ceux qui de l'intérieur ou de l'extérieur de l'univers chrétien y chercheraient une voie, et une voix, sinon de toujours, au moins d'aujourd'hui. Ils s'y heurteraient à un son de voix ou à un balisage de voie perçus comme archaïques. Mais faut-il parler d'archaïsme ou de modernité, face au langage ou au contenu des psaumes ? Nous choisissons de ne pas retenir ce vocabulaire : qu'est-ce que la modernité en ce domaine des affinités avec telle ou telle spiritualité, peut-être analysable comme objectivement très « lointaine », à travers les temps comme à travers l'espace, mais sur le seuil de laquelle nous savons bien que les problématiques, les attitudes et le langage peuvent voir toutes leurs frontières abolies, à la longue ou d'un seul coup, quand « ça parle » ? Nous préférons par conséquent parler de clefs. Et nous dirons un mot de trois champs, parmi d'autres, où quelques clefs de compréhension se révèlent nécessaires pour entrer aujourd'hui sans trop de mal dans l'univers culturel des psaumes. Ce sont : un univers théocentré, un autre rapport au temps, un autre rapport à... l'autre.

Un univers théocentré

Dans l'anthropologie des psaumes, l'homme n'occupe que la seconde place. Certes, il y a le Ps 8, tellement mis en exergue et utilisé par la pastorale catholique depuis les années 1950, du fait de la rareté, si remarquée alors, de son hymne à la gloire de l'homme au sein de la création : « *Qu'est-ce que l'homme pour que Tu penses à lui, Tu l'as voulu un peu moindre qu'un dieu, le couronnant de gloire et de splendeur* ». Et aussi le Ps 138,14 : « *Je reconnais devant Toi le prodige, l'être étonnant que je suis* », mais cet aveu constitue en fait un tremplin pour n'en confesser que de plus belle... le donateur : « *Etonnantes sont tes œuvres, toute mon âme le sait* ». Et encore le Ps 143, 3-4 : posant la même question que le Ps 8, mais pour en arriver à un aveu inverse, à savoir que l'homme est vraiment peu de choses : « *L'homme est semblable à un souffle, ses jours sont comme une ombre qui passe* ».

L'illustration la plus parlante de ce qu'on appellerait aujourd'hui la relativisation ou la réduction de la place de l'homme dans la longue chaîne des réalités de la nature créées par Dieu, on la trouve peut-être dans le Ps 103, franciscain ou écologique avant la lettre : en

35 versets, ce psaume célèbre la profusion des œuvres de Dieu : ciels, astres du ciel, montagnes, cours d'eau, flore et faune défilent, ne laissant que 3 versets (14, 15, 23) à l'homme, et encore, celui-ci apparaît-il dans sa dépendance étroite de la terre d'où il tire le pain, l'huile et le vin, ou dans sa ressemblance avec le lionceau qui regagne son repaire à l'heure « où l'homme sort pour son ouvrage, son travail jusqu'au soir ». Si l'on jette un œil sur les deux psaumes suivants, 104 et 105, qui célèbrent à l'envie l'homme, il ne s'agit plus cette fois de sa situation cosmique, au sein ou à la cime des choses, mais des hommes concrets, sujets historiques de la miséricorde et partenaires fidèles ou infidèles de l'Alliance ; à la profusion des œuvres créées succède la profusion des gestes ou du geste de salut en faveur de l'homme et, ici, l'homme, l'homme, l'homme : il y en a presque autant pour lui que pour Dieu ! Ce contraste, à quelle anthropologie renvoie-t-il ?

Fondamentalement, l'homme biblique, et donc l'orant des psaumes, n'est lui-même que dans un être-avec-Dieu. Être un homme, c'est être interlocuteur-de-Dieu, de par l'Alliance qui toujours nous devance. Vivre, ensuite, n'est possible qu'en se recevant *de* Dieu, non par émanation comme dans les mythes babyloniens, mais de par une séparation volontaire, œuvre de la libre Sagesse de Dieu. Enfin, exister comme homme, c'est exister *pour* Dieu, en livrant sa vie au projet de l'Alliance. Dans ce cadre d'existence, l'enjeu fondamental pour la conscience individuelle s'appelle confiance, confiance en Celui qui appelle, combat pour cette confiance qui ne va pas de soi : « La force de quitter hier pour aujourd'hui, aujourd'hui pour demain, vient, certes, de l'attrait de l'avenir promis, et, dans le cas de l'Exode, d'un attrait d'autant plus vif que l'esclavage fut pénible ; de façon indissociable de ce premier facteur, cette force vient avant tout de la confiance faite à celui qui demande d'avancer vers le pays qu'il indiquera »⁵.

Donc, avec soi, à l'origine de soi et devant soi, toujours déjà il y a Dieu ; est-ce pour autant que cette pré-habitation de l'univers de l'homme par le Dieu de l'Alliance constitue comme une enveloppe

5. L. CAZA, *op. cit.*, p. 554.

protectrice, un sein maternel, où la solitude, l'angoisse et la révolte ne seraient pas de mise ? Bien sûr que non : rappelons-nous tous ces « pourquoi » qui commencent des psaumes⁶, harcelant Dieu, lui demandant des comptes, du fait, tellement troublant, de l'insolente réussite des malins, du fait des épreuves accablant le pauvre et l'innocent, du fait de la fragilité humaine et de l'immensité des pensées de Dieu... Ces « pourquoi », qu'on oserait dire modernes, ou de tous les temps, ne pèsent-ils pas, en tragique, aussi lourd que l'indignation de Camus ou les sarcasmes de Sartre devant un ciel dérisoirement vide, face à des conditions d'existence où l'acquis l'emporte désormais sur le transmis, où l'homme moderne est tenté de vivre seul le vertige de sa puissance ou le désarroi de son impuissance ? Néanmoins, du tragique chez Job ou chez le psalmiste, pôle opposé à la jubilation et à la bénédiction pour tant de gestes en leur faveur, retenons qu'il fait corps avec une anthropologie où l'homme occupe une place seconde (ce qui ne veut pas dire secondaire). Quand l'orant cite Dieu à la barre, il s'en prend encore à quelqu'un, quitte à en faire pour un temps un « adversaire ». On est aux antipodes de l'anonyme « adversité » des temps modernes.

La mesure de nos jours

Le rapport au temps est une deuxième clef de compréhension : « *Apprends-nous la vraie mesure de nos jours* » (Ps 89,12). L'apprentissage biblique de la mesure du temps entrelace en fait deux fils contraires : le fil gris-noir du constat universel de la fuite du temps, de la contrainte du travail du matin jusqu'au soir, des jours qui s'en vont en fumée, de la nature éphémère de l'homme, à l'image de l'herbe qui le matin fleurit et se dessèche le soir ; mais aussi le fil blanc étincelant de la pérennité du Dieu créateur, pour qui mille ans sont comme un jour et dont le propos d'Alliance instaure et restaure, dans l'homme jouant le jeu de cette Alliance, une dynamique de croissance, comblant de sens le temps qui passe et déboutant le soir de sa charge symbolique d'inexorable déclin : « *Il comble de biens tes vieux jours, tu renouvelles comme l'aigle, ta jeunesse* » (Ps 102,5).

6. Les psaumes qui commencent par « Pourquoi ? » sont les Ps 2, 9b, 51, 73.

L'analyse de contenu des Ps 89 et 101 atteste bien ce combat de deux visions du temps. Si on se rappelle à quel point la Bible ignore la dichotomie corps/âme qui viendra de la pensée grecque⁷, on ne peut attribuer pour cible ou pour enjeu à la représentation positive du temps-qui-construit, la seule survie d'une « âme » dissociée du corps et de l'histoire. Sans cesse menacée et travaillée, certes, par la loi de mort qu'elle ressent en sa chair, c'est l'histoire totale qui est tirée vers le grand matin de la venue de Dieu : « Il y eut un soir, il y eut un matin ». La vraie « mesure de nos jours », elle est dans cette dynamique-là, que l'orant des psaumes se voit inscrire dans la chair de sa foi, de par la pédagogie de ses nuits de veille vécues dans l'attente de l'aurore⁸. Le temps ne se déroule pas du matin jusqu'au soir – ce flux-là existe bien mais c'est le plus banal, à fleur de peau, le plus païen. Le flux le plus fondamental, le plus englobant de la création universelle, le plus révélateur de l'éternelle jeunesse de Dieu, est celui qui nous mène du soir jusqu'au matin, qui nous presse de sortir de la nuit, d'accoucher du matin, ou plutôt d'attendre, préparer et recevoir le matin, le matin de la Jérusalem « où tout ensemble fait corps », Jérusalem ce registre où toute nation inscrira : « *En toi toutes nos sources* » (Ps 121,3 ; 86,6).

Cette mesure ou cette vision du temps « matutinocentré », bien loin de n'impliquer qu'un regard du cœur idéaliste, naïf ou élitiste, offre en fait un sens à toute l'action humaine. Sortir de la nuit concerne tout autant le difficile arrachement à l'enfance et à l'adolescence d'un enfant, l'édification d'un amour, la naissance d'une nation à la démocratie, le recul du sous-développement. Et cela, dès avant le péché, même si, bien sûr, le péché... n'arrange rien, tout autant parce qu'il peut impliquer la fascination des ténèbres allant jusqu'à déprécier les éclaircies annonçant prophétiquement que le Jour approche, que parce qu'il pousse à éterniser ces éclaircies d'un moment, oubliant que l'obscurité demeure tenace, inégalement répartie sur l'univers, et que demeure requise la marche à l'étoile.

7. Cf. Cl. TREMONTANT, *Essai sur la pensée hébraïque*, Paris, Cerf, 1953.

8. Cf. P. BEAUCHAMP, *op. cit.*

Comment ne pas avouer que cette « mesure du temps » heurte de plein fouet l'idéologie dominante aujourd'hui, celle de l'Occident dit « développé », sous le double signe du désenchantement face aux possibilités rapides de hâter la paix, la justice et la démocratie, et de la peur panique du vieillissement et de la mort, bien souvent dénoncée à travers des indices tels que la surexaltation de la jeunesse, le désir obsessionnel de bloquer les aiguilles de l'horloge au midi de la vie, le parquage, la mise à l'écart et la démonétisation (non financière...) des vieillards, l'inflation des formes d'exotisme et de divertissement portant plus à oublier qu'à rencontrer, la fascination de se perdre dans le grand-tout plutôt que de se risquer à aimer quelqu'un (« *Le grand Bleu* »).

« *Apprends-nous la vraie mesure de nos jours* » : la prière et la rumination des psaumes nous saisissent certes, aujourd'hui surtout, à contre-courant, car pour l'homme de la Bible et des psaumes, l'histoire demeure adorable. Cloaque, chantier ou creuset, elle est le marche-pied du Dieu qui vient. Et les psaumes, accueillis en leur totalité, constituent une admirable pédagogie – et qui dit pédagogie, dit initiation – pour en arriver à vivre le retournement pascal introduit par Jésus et dont Pierre, l'apôtre, nous rend compte en ces termes : « De plus, nous avons la parole des prophètes qui est la solidité même, sur laquelle vous avez raison de fixer votre regard comme sur une lampe brillant dans un lieu obscur, jusqu'à ce que luise le jour et que l'étoile du matin se lève dans vos cœurs » (2 P 1,19).

L'autre dans les psaumes

Le rapport à l'autre est une troisième clef de compréhension du psautilier. C'est peut-être ici que la rencontre des hommes et des femmes d'aujourd'hui avec l'anthropologie ou la culture des psaumes se révèle la plus décapante et dépaysante. Même apprivoisés dans les deux champs précédents, comment ceux-ci ne ressentiraient-ils pas l'omniprésence du « je » de l'orant comme aux antipodes de l'individualisme contemporain ? Parallèlement, ne percevront-ils pas, au moins au premier abord, l'octroi d'une place si restreinte à « l'autre » dans les psaumes comme un désert relationnel ? Nouons d'abord ces deux questions inséparables, avant de nous demander où devrait jouer l'initiation pour que le croyant d'aujourd'hui puisse respirer à plein dans les psaumes, à la fois corps-et-âme, individu-et-communauté.

Le je, le Tu, le nous

L'omniprésence du « je » ? Un indice mesurable d'abord, approximatif bien sûr, en ne s'en tenant qu'à la première phrase des psaumes, qui le plus souvent en donne le ton. 79 mettent d'emblée le « je » en scène, 17 le « nous », 31 la troisième personne, 23 épousent le genre d'une convocation à l'impératif : le plus souvent c'est une invitation à la louange.

Ce « je » majoritaire représente la gerbe des désirs : crainte, jubilation, sentiment d'injustice, appel au secours, déclaration d'amour, toujours exprimés sur fond de complicité avec l'Autre, l'Auteur de l'Alliance, invoqué, traité, célébré avec tous les Noms, qui contribuent d'emblée à découper le champ où vont s'inscrire la requête, le dossier à plaider et, le plus souvent, le motif pour bénir et louer⁹.

Mais ce serait faire erreur sur ce modèle dominant, le flux du « je » en appelant au « Tu », que de l'enfermer dans un cadre solipsiste et de n'y voir que ce qu'on appelle aujourd'hui la prière individuelle. A mille lieues du culte du moi, il s'agit d'une personnalisation collective où se cristallise l'identité du « peuple » à travers les âges : prière de substitution, peut-être liée, à l'origine, à la démarche individuelle d'un orant dont la prière écrite se conserve comme l'ex-voto d'un jour d'angoisse ou d'épreuve, mais sur laquelle la postérité ne se trompera pas ; dans tout psaume elle lira et relira un modèle de son expérience collective. Du psychologique, on est passé au mystique ; la trace d'un pas solitaire se vit et se lit comme empreinte de la caravane tout entière.

Saint Augustin s'émerveillait déjà dans son commentaire du Ps 66 de voir dans le « je » priant des quatre coins de l'univers, la récapitulation du corps mystique du Christ à travers la bouche de l'orant, fût-il le plus solitaire¹⁰. On pourrait retrouver dans d'autres contextes cette même forme de personnalisation récapitulative, élan mystique tout autant que procédé littéraire. Ce sera toujours dans des situations

9. Cf. P. BEAUCHAMP, *op. cit.*

10. Cf. A.M. BESNARD, *Saint Augustin. Prier Dieu. Les psaumes*, Paris, Cerf, 1964, pp. 139-140.

de grande précarité collective, celle d'une minorité sociale ou culturelle en mal poignant d'identité, de reconnaissance et de justice. Dire « je », c'est là dire « nous », nul ne s'y trompe. Nous pensons à deux ensembles de textes, celui des *Negro Spirituals* aux Etats-Unis et celui de la littérature antillaise. Des premiers, Marguerite Yourcenar écrit : « Comme dans toute grande poésie, le sujet traité par les *Negro Spirituals* est finalement celui des servitudes et des espoirs de l'homme. Nous sommes tous esclaves et nous mourrons tous. Nous aspirons tous aussi, chacun à sa manière, à un royaume où règne la paix. C'est parce qu'il touche à ces thèmes universels que le *Negro Spiritual* a sa place parmi les grands témoignages humains »¹¹. Et sur la littérature antillaise Maryse Candé témoigne ainsi : « Même quand un écrivain antillais conte une histoire individuelle, il lui donne la valeur d'exemple ou de symbole. Dire "je" équivaut pour lui à dire "nous" »¹². On n'est pas loin du « nous sommes tous des juifs allemands » de 1968, et de toute expression vive d'une solidarité, séculière ou mystique, s'essayant à prophétiser, au cœur de situations exceptionnelles où un corps social est en grande effervescence, que dans toute destinée d'un seul homme se vit quelque chose qui concerne tous. Une seule goutte de pluie reflétant l'immensité du ciel, dirait le poète, bien loin d'un certain individualisme rampant en Occident !

Les divers autres

Sur la place faite à « l'autre » dans les psaumes, place globalement rare, on peut aussi essayer des comptages, et quelque typologisation. Trois champs de compréhension apparaissent :

– *le proche*, selon la sociabilité « primaire » et subie des sociétés traditionnelles ; celui dont je me sens redevable : « *Si j'ai causé du tort à mon allié...* », ou celui qui – comble de déréliction – s'est néanmoins détourné de moi : « *Pour prix de mon amitié ils m'accusent* »¹³. Nous avons repéré une douzaine de mentions en ce sens ;

11. M. YOURCENAR, *Fleuve profond, sombre rivière*, Paris, Gallimard, 1966, p. 62.

12. M. CANDE, *Le Roman antillais*, Paris, F. Nathan, 1977, p. 13.

13. Ps 7,5 ; 108,4...

– *les frères*, ceux qui mystiquement habitent la mémoire collective : « *Sans le Seigneur qui était pour nous...* », peuplent la béatitude attendue : « *A cause de mes frères, de mes proches, laisse-moi dire : paix sur toi !* », constituent la cible d'une louange contagieuse : « *Tu m'as répondu et je proclame ton nom devant mes frères* », ceux dont la communion unanime fait jaillir du cœur la bénédiction : « *Il est bon, il est doux pour des frères de vivre ensemble* »¹⁴. Une douzaine de mentions aussi sont repérables ;

– *le pauvre*, enfin, catégorie construite à coup d'insistances prophétiques désignant, avec prédilection, celui ou ceux dont l'accablement ou le piétinement par les autres (*anawim* = courbés) constituent l'argument le plus fort, dans la prière, pour en appeler à la Miséricorde divine¹⁵.

Rappelons-nous aussi le ton du long psaume 118, superbe cœur-à-cœur avec la Loi du Seigneur : pour l'orant, et donc pour le peuple tout entier dont il est le porte-parole, le tenant-lieu, le bonheur tient à ce que la Parole creuse en lui, à ce qu'elle produit en lui et réclame de lui, encore et encore. Nulle mention de « l'autre » ne s'y glisse, sinon péjorative : les orgueilleux, l'impie, le persécuteur, l'opposant à la Loi.

III

Du psalmiste jusqu'à nous

Nous voici en mesure de récapituler ainsi notre propos :

– le type de sociabilité correspondant au vécu de l'homme des psaumes ressemble très peu au nôtre aujourd'hui ;

– néanmoins, l'imprégnation et le travail de la Parole prophétique sur ce type de relations, relevant des caractéristiques de toute

14. Ps 123,1 ; 121,8 ; 21,23 ; 132,1...

15. Ps 9b,9 ; 40,1 ; 93,5-6 ; 145,8...

société traditionnelle, lui confèrent au fil des temps une dimension résolument mystique, très peu affective, qui du coup ouvre l'accès des psaumes à toute culture, et spécialement à la nôtre.

Terminons en commentant brièvement ces deux propositions.

Un autre espace social

Le mode de sociabilité correspondant à la culture biblique et relevant du modèle social de toute société dite traditionnelle, présentait une double caractéristique. D'abord, l'aspect « à bout portant » des relations de proximité et de voisinage, de l'ordre de la contrainte et non du choix, protégeant de la solitude, mais survalorisant les attitudes de face-à-face, de type fusionnel – le « nous » absorbant le « je » – où dominant par conséquent la fierté ou la honte : rien n'y est pire que de perdre la face. Et puis, au-delà de ce premier cercle, la nécessité, pour survivre et protéger l'identité encore fragile du groupe, de s'opposer à la différence, de rejeter l'autre, les autres, nations florissantes, cultes séducteurs.

En opposition presque terme à terme, on pourrait dire que les enjeux de la sociabilité contemporaine – nous visons ici la seule modernité urbaine occidentale – portent sur un premier cercle surtout, choisi et intensément valorisé du fait qu'il est choisi, et donc fragilisé. Ce premier cercle peut laisser place aux pires solitudes comme au réseau de relations le plus comblant, mais toujours mouvant, jamais assuré. Et au-delà de ce premier cercle, l'homme d'aujourd'hui n'est-il pas contraint – douce ou féroce contrainte ? – de pactiser avec « l'autre », le « différent » sous tant d'aspects, pour s'en faire, au pire un concurrent, au mieux un prochain ?

Un livre toujours ouvert

De quel travail, de quelle imprégnation témoigne la Parole de Dieu en ce terreau de relations d'hier, qui puisse l'ouvrir, faire brèche, et nous convier nous aussi à y rafraîchir nos angoisses, à y trouver sens pour nos relations d'aujourd'hui, bref à grandir avec le livre des psaumes dans le cœur ? Nous pensons au moins à trois effets, trois traces de ce « travail » :

– dans le premier cercle, nous constatons que, non sans risque d'anthropomorphismes, Dieu s'est compromis, au sens où, là où le psalmiste se voit perdre la face, il proclame que Dieu aussi y perd la face. Nous avons droit, en substance, à ce superbe chantage : « Ce n'est pas de moi, pauvre et courbé, que rient les rieurs, c'est de toi Seigneur... si tu ne fais rien pour me tirer d'affaire. Allons, agis ! Montre-leur ce que Tu sais faire. Et je louerai ton nom face à eux, les rieurs, et (plus tard...) face aux nations qui apprendront ainsi à Te connaître. N'est-ce pas Toi qui en ressortiras magnifié ? » Ce faisant, la Parole nous dit qu'elle sait et qu'elle saura trouver les voies pour « paraître » aussi au cœur de nos modes de sociabilité à nous ; hier le « perdre la face » ou le « sauver la face », aujourd'hui le puits de nos solitudes ou les cent et mille feux de nos affinités électives ;

– face à « l'autre » plus lointain, au choc des différences, aux nations païennes, la Parole de Dieu a commencé par surdéterminer les interdits : l'autre, c'était la tentation, le risque suprême de pactiser avec les idoles, d'éteindre son identité, de desserrer l'Alliance. Avec le cours changeant de l'histoire – on en voit surtout les traces dans les derniers psaumes –, la Parole surdétermine progressivement les raisons (d'abord économiques ?) d'oser le contact avec « les nations », d'oser affronter la différence. Comment y incite-t-elle ? En annonçant que le Dieu de l'Alliance n'est finalement arrêté par aucune frontière, par aucune préférence « corporatiste », et qu'en Jérusalem toutes les nations seront en mesure de reconnaître leurs propres sources ; en annonçant aussi qu'Israël, le peuple choisi en premier, est désormais capable de comprendre et de réaliser ce déverrouillage des portes aux immenses perspectives. Quel champ ouvert, quel sens donné pour nous aujourd'hui à l'approvisionnement de « l'autre » sous toutes ses formes ;

– quant à l'identification du « je » au « nous », nous ne dirions pas qu'elle s'est infléchie au cours des temps, mais qu'elle s'est ouverte à une solidarité avec toute la terre. Elle est de toujours à toujours cette affirmation qu'adhérer à la Parole d'Alliance, c'est adhérer à un peuple. Par la foi, on est fait peuple, corps. Nous dirions aujourd'hui que la prière des psaumes décape et creuse en nous une double modulation : elle se chante en « je mineur » ou en « je majeur », en

Dominique MOTTE

forme d'identification à « l'autre à bout portant »¹⁶ dont nous accompagnons la jubilation ou la souffrance à l'aide de cette grille de destin, de ce modèle d'existence, que constitue la posture spirituelle du psalmiste ; et au-delà de ce premier cercle, en forme de substitution se voulant toujours plus large, et si possible plus impliquante pour nous, par rapport à tant de jubilants ou de souffrants de par le monde. Cet appel à vivre autrement, pour l'homme de tous les temps, vaut le centuple, par rapport à la mise de fonds qu'implique le minimum d'initiation culturelle au langage des psaumes. Comme le dit encore Paul Beauchamp : « Prier et dire Je à la place des plus éprouvés, c'est aussi être appelé vers eux et cet appel a des conséquences concrètes dans notre vie »¹⁷.

Dominique MOTTE

16. L'expression est de Maurice Deleforge, de Lille : « Le couple, c'est l'autre à bout portant ».

17. *Op. cit.*, p. 24.